

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

DEUXIÈME PARTIE

II

(Suite)

—J'ai peur que vous ne fassiez un sacrifice, dit-il très bas.

Suzan leva la tête. L'éclat plus vif de ses yeux, la teinte rosée de ses joues révélèrent seuls la profondeur de émotion qui agitait son âme.

—Ami cher, nous sommes brouillés, le sacrifice et moi ; la preuve c'est que, si vous ne vous décidez pas à venir me tenir compagnie pendant cette cure d'air et de repos, je ne me sens pas le courage de demeurer seule avec Rosel dans une campagne isolée. Ainsi, réfléchissez.

Cette fois, il eut un rire joyeux, un vrai rire d'enfant :

—C'est tout réfléchi, dès lors que vous vous montrez si raisonnable. Je n'osais pas vous l'avouer, Suzie, mais je crois que le mal du pays me reprend, et que, de plus, je me surmène un peu trop. Roscob a raison : ces vacances nous seront bonnes à tous trois ; ce ne sera pas, du reste, du temps perdu, puisque, tout en renouvelant ma provision de forces, je pourrai travailler. Je vais écrire à ma mère pour qu'elle loue le chalet des Saules : un joli chalet que des Parisiens ont fait bâtir dans un jour d'emballement. Deux ans plus tard, ils se sont emballés ailleurs, et le chalet est devenu la propriété d'un riche meunier des environs. Vous le meublerez gentiment, et nous y serons fort bien. Oh ! que ma mère va être heureuse ! Songez donc qu'elle ne connaît ni vous, ni Rosel. Je vais régler ici toutes mes affaires. Quand pensez-vous que nous puissions partir ?

Il parlait vite, d'un ton saccadé, une lueur de fièvre dans les yeux,

grisé de joie par ce départ, impatient aussi d'en fixer la date. Suzan l'écoutait, le cœur serré, comprenant à cette heure, quel immense sacrifice il avait fait à son amour en quittant l'Auvergne pour Paris. Pouvait-elle se montrer moins généreuse, moins aimante, moins courageuse que lui ?...

Elle réfléchit quelques instants puis d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir, elle dit :

—Dans les premiers jours de mai, voulez-vous ?

Certes oui, il voulait. Le froid serait encore très vif à la montagne, mais, ainsi qu'à Pennelière, on allumerait de grands feux avec des pommes de pins qui pétillent, étincellent comme un feu d'artifice ; chaudement couverts, ils feraient, chaque jour, tous les trois, une promenade hygiénique : Rosel guetterait l'éclosion des premières violettes et des premiers boutons d'or, tandis qu'ils causeraient le long des sentiers ou, à travers les landes. Suzan s'habituerait vite à cette vie libre, saine, au milieu de gens très honnêtes et très simples, dont ils seraient les seigneurs honorés, aimés.

La jeune femme, le front penché sur un travail de broderie, approuvait d'un mot, d'un léger signe de tête ; mais, au fond de l'âme, son angoisse devenait plus grande. Si Jacques éprouvait une telle joie de quitter Paris, quelle peine serait la sienne quand il faudrait y revenir, si, toutefois, il voulait y revenir ! Et alors ?

—Alors mieux vaut ne pas chercher à le deviner le "plus tard", pensa enfin Suzan qui sentait chanceler son courage.

Et, chassant les idées sombres, elle dit tout haut, d'un ton gai :

—Je crois, mon ami, qu'après trois ans de mariage, nous allons mener une existence d'amoureux. Le monde va joliment jaser sur notre envollement vers les sommets solitaires.

Jacques eut un geste insouciant.

—Je me moque du monde, pourvu que nous puissions faire du bien et que nous soyons heureux.

Il commençait à être heureux, sans doute, car, à partir de ce jour, Roscob ne vit plus le petit-flacon qui l'avait épouventé ; et si Jacques s'oublia parfois à veiller un peu tard, ce fut pour combiner avec Suzan, des plans multiples d'installation. Le chalet était loué !

III

Droite et raide en ses vêtements de deuil, la mère Orvanne regardait l'horizon. Non pas l'horizon aux lointains indéfinis, merveilleusement beaux sous le soleil de printemps, mais un horizon restreint, partant du point où elle se trouvait, pour aboutir à la vallée de Royat, un horizon qui, pour elle, à cette heure, s'appelait "la grand'route."

Cette grand'route serpente, en montant toujours, parmi les prairies de velours vert, entre les rochers de granit panachés d'ajonc, puis gagne le plateau et court, à travers un mélange de champs et de landes, jusqu'au Mont-Dore, avec des embranchements pour le Puy-de-Dôme et Orcines.

C'est ce dernier embranchement que la mère Orvanne avait choisi comme poste d'observation, car les voyageurs arrivaient le jour même ; elle les attendait de minute en minute, et ses yeux perçants, au regard un peu dur, guettait le landau ramenant Jacques, à chaque lacet de la route.

Elle était très changée, très vieillie ; le départ de son fils, la mort de son mari avaient blanchi les cheveux qu'emprisonnait sa coiffe de paysanne. Le matin, elle cultivait son petit jardin qui lui donnait quelques légumes, menait paître sa vache l'après-midi, et allait de temps à autre le soir, tricoter en bavardant chez une voisine.

C'était une vie invariable ; invariable aussi était le sujet de ses pensées et de ses conversations : Jacques !

Certes, elle avait aimé son mari, "son homme", comme elle l'appelait, et elle le regrettait sincèrement ; mais elle aimait, elle regret-